William Barton (didgeridoo), Tamara Anna Cislowska (piano), New Zealand Symphony Orchestra, dir. James Judd
Naxos 8.557382 (intégral). 2003. 71'
Nouveauté *Stéréo DDD*
Bon enregistrement.
Notice ❤ (non traduite en français)

8

En peu de temps, paraissent deux monographies du compositeur australien Peter Sculthorpe. La première (Challenge Classics CC 72007, note 7, cf. *Classica-Répertoire* n° 74) est consacrée à sa musique pour quatuor à cordes (avec parfois l'ajout d'une mezzo-soprano) ; la présente à sa musique pour orchestre composée entre 1970 et 2003. Ces deux disques forment une belle unité ; on y décèle l'influence de la musique américaine, répétitive ou non, et celle d'un courant européen postmoderne, illustré par Henrik Górecki ou Wojciech Kilar. Ils témoignent aussi des dons du compositeur à faire « parler » la nature, une nature vaste, vierge, éternelle.

Earth Cry (1986), qui ouvre ce CD, en est une parfaite illustration ; à travers cette fresque orchestrale, c'est bien la Nature qui s'exprime, vit, rugit. Un didgeridoo (instrument à vent utilisé par les aborigènes d'Australie depuis des millénaires), qui se détache de l'orchestre, imite ici les cris de quelque oiseau angoissé, annonciateurs d'une catastrophe imminente. L'Homme, d'ailleurs, semble exclu de cet « enfer ». Chassé ? Plutôt déjà disparu.

Après ce chant de la Terre, le chant de l'âme. *Memento Memori* (1993) est « une musique de lamentation, avec aussi une possibilité de salut », dit le compositeur. Le caractère de l'œuvre, mais aussi son rythme harmonique très lent, trahissent l'influence de Górecki.

Une orientation stylistique sensiblement différente perce dans le *Concerto pour piano* (1983), héritier du *Concerto pour la main gauche* de Ravel, tant par la forme (une alternance de sections lentes et animées fondues dans un seul mouvement) que par l'esprit (la gravité du *Concerto* de Sculthorpe fait écho au tragique du *Concerto* de Ravel). La pianiste Tamara Anna Cislowska sait de surcroît insuffler une part de rêve dans une écriture pianistique souvent martelée.

Avec *From Oceania* (1970/2003), Sculthorpe a souhaité traiter l'orchestre « comme une percussion géante ». De ce fait, aucun motif mélodique ne se détache, l'œuvre, par le biais d'un grossissement orchestral progressif, évolue vers un climax, d'où émergera une superbe « cacophonie » de cuivres à la Messiaen. Voilà une œuvre d'avant-garde réussie ! Enfin, *Kakadu* (1988) mêle énergie, optimisme et mélancolie, fort bien restitués par le New Zealand Symphony Orchestra dirigé par James Judd.

La musique pour orchestre de Peter Sculthorpe peut un temps dérouter par son côté un peu emphatique, « panoramique » ; puis on se laisse gagner par cet art qui semble puiser ses racines dans la vie. On ne saurait recommander davantage l'un ou l'autre des deux disques évoqués (musique de chambre ou orchestre), réussis tous les deux.

Michaël Sebaoun